

Présente

LES CLASSES SONT-ELLES RECYCLABLES?

par

.....
EMMANUEL BOUCHAT & OLIVIER STARQUIT • 2012

POUR BEAUCOUP, LES CLASSES ET *A FORTIORI* LA LUTTE DES CLASSES SONT DES CONCEPTS QUI SENTENT LA NAPHTALINE. S'IL EST VRAI QUE DEPUIS LEUR THÉORISATION LE MONDE A CHANGÉ, FAUT-IL POUR AUTANT LES JETER AUX OUBLIETTES, VICTIMES D'UNE OBSOLESCENCE PEUT-ÊTRE PROGRAMMÉE ?

LES CLASSES ET LA LUTTE DES CLASSES ont longtemps offert une grille de lecture théorique et programmatique aux enjeux et aux tensions de la société, chacune des strates qui la composent étant spontanément encline à lutter soit pour l'amélioration soit pour la conservation de sa situation sociale et économique. Ces concepts n'auraient pourtant plus lieu d'être au XXI^e siècle. Nous vivrions désormais dans une société homogène, sans classe ni idéologie, où l'inscription de l'égalité dans les textes, serait garante d'un égal accès à tout choix opéré par l'individu. Un simple tour de l'actualité économique suffit à abîmer ce tableau si harmonieux.

LA PENSÉE MAGIQUE (OU COMMENT FAIRE DISPARAÎTRE LES RÉALITÉS EN NE LES NOMMANT PAS)

Pour l'exprimer autrement, les termes peuple et classes (surtout populaires) peuvent sembler désuets et évoquer des grilles de lecture surannées, des mots trop peu aseptisés pour notre société si friande de compromis lissés et de « pédagogie ». Le concept de lutte des classes est logé à la même enseigne. Dans le cadre de la reconquête idéologique, il est intéressant de se demander si ce terme et les antagonismes sociaux qu'il recouvre doivent être jetés dans les poubelles de l'histoire (faut-il dire adieu au prolétariat, aux salariés, à leurs usines et à leurs luttes?) ou s'il convient, sous réserve d'une nécessaire mise à jour, de les détourner le cas échéant et de se les réapproprier, tout au moins d'en extraire l'esprit pour l'actualiser.

Car force nous est de constater, au rebours d'une certaine sociologie qui a jeté Marx avec les gravats du mur de Berlin, que les différences de classes existent toujours, qu'il y a toujours de la noblesse de naissance et financière, des chevaliers d'industrie, des bourgeois grands et petits, des ouvriers, des précaires, des exclus, etc.

QUE SE PASSE-T-IL LORSQUE CES ÉVIDENCES SONT NIÉES ?

Depuis le début du *xxi*^e siècle, le discours dominant et à sa suite bon nombre de disciplines supposément « critiques » ont évacué les notions d'aliénation et d'émancipation, disqualifiant et dévalorisant pour ce faire toutes les phraséologies qui évoquent de près ou de loin les classes et les classes populaires en particulier. Il reste cette immense classe moyenne, fourre-tout si pratique et pavillon commode.

Sans faire de procès d'intention, et nonobstant l'indispensable remise en question des concepts, nous pensons que cette lecture d'un monde sans couture, à l'apparence si aimablement unie, contribue paradoxalement à une perte du commun, celui à partir duquel se joue l'émancipation. En effet, « lorsque l'on parle de l'effondrement des idéologies ou des “grandes utopies”, [le risque est] en réalité de consacrer l'hégémonie de l'idéologie actuelle qui voudrait donner à l'économie de marché [néo]libérale une apparence d'organisation naturelle de la société humaine ou d'aboutissement historique indépassable¹ ».

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : l'évacuation de la notion de classes a permis d'essentialiser le système actuel et de rendre impossible toute pensée alternative, voire toute alternative de pensée, hors cadre. Il n'existerait qu'une société réelle/réaliste, la nôtre, celle qui trouve sa vérité dans le marché, et dont nous sommes tous parties prenantes, involontairement ou non². Pour les théoriciens de ce système, eux-mêmes parfois dupes de cette vision lissée, tout discours un tant soit peu radical se voit vite renvoyé et cantonné dans le domaine de la pathologie sociale, en tout cas à un flagrant déni de réalité.

Mais justement, le recours à cette conception « homogénéisante » fige la réalité en une image trompeuse d'elle-même, parce qu'univoque, et renonce à recourir aux outils intellectuels et pratiques aptes à décrire la question sociale comme possibilité.

Or, ce dont nous avons besoin, ce n'est pas d'un monde corseté dans une logique qui se donne à voir comme la seule réelle / réaliste, sorte d'exosquelette, mais de retrouver un commun entre les hommes, des « valeurs de socialité et de communauté ». À suivre Jean-Claude Michéa, ces valeurs se trouvent « d'abord

1 Cédric TOLLEY, « Actualité de la lutte des classes », in *Échos Bruxelles laïque*, n° 77 – 2^e trimestre 2012, p. 36.

2 À des degrés divers, selon le mérite, mais ce n'est pas le sujet de cet article. Cette question justifierait à elle seule d'importants développements.

dans la vie quotidienne de ces classes [populaires] devenues médiatiquement invisibles³».

Même parmi les sociologues, on observe donc une tendance à ne plus parler de classes⁴. Le [néo]libéralisme aurait-il contaminé à ce point les esprits que certaines réalités en soient devenues innommables? Il est en tout cas parvenu à faire adhérer le travailleur à ses valeurs, ce qui a entraîné le recul de la conscience de classe: «la volonté politique délibérée de contrôler le temps de cerveau disponible par la propagande publicitaire de l'industrie du divertissement a joué un rôle important dans l'atomisation des classes populaires et le déclin corrélatif de leur conscience de classe⁵». La classe moyenne, montée en grade au xx^e siècle est propice à phagocyter des classes populaires et utile pour convaincre la majeure partie de la population qu'elle participe d'une grande famille et qu'elle a tout intérêt à diluer son identité pour chercher à apparaître comme la bourgeoisie qu'elle souhaiterait être⁶. Cette classe informe est en effet assujettie en permanence à un travail de conditionnement idéologique d'une puissance inégalée, dont on ne saurait minimiser les effets abrutissants. En outre, cette classe moyenne est nombreuse, fragile et inorganisée contrairement à la classe ouvrière du siècle passé.

QUELQUES PARADOXES AUTOUR DE LA CONSCIENCE DE CLASSE

Ce reflux de la conscience de classe peut sembler paradoxal à plus d'un titre: le salariat privé et public ne cesse de croître par rapport aux agriculteurs, aux indépendants, aux professions libérales. Ce qui revient à dire que le nombre de «prolétaires⁷» n'a jamais été aussi élevé quand, dans le même temps, la part des richesses produites lui revenant est en baisse constante. Mais l'atomisation des structures de production, l'intérim, la flexibilité, la fluctuation des contrats, l'externalisation, la sous-traitance, la précarisation, la fragilisation ou la disparition du statut dans la fonction publique, la désagrégation de l'industrie, les délocalisations, la financiarisation des entreprises, l'intéressement des travailleurs, les nouvelles cultures d'entreprise (le *New Public Management*, par exemple), toutes ces nouvelles formes d'organisation du travail diluent la conscience collective. Elles individualisent et isolent les êtres, et empêchent

3 Christopher LASCH & Cornelius CASTORIADIS, *La culture de l'égoïsme*, postface de Jean-Claude MICHÉA, Éd. Climats, Paris 2012, p. 103.

4 Constat posé par Stéphane BEAUD & Michel PIALOUX dans *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Éd. La Découverte, 1999.

5 Frédéric LORDON, *La crise de trop – Reconstructions d'un monde failli*, Paris, Éd. Fayard, 2009, p. 250.

6 Walter Benn Michaels illustre cette idée de manière truculente par une robuste affirmation: «si vous arrivez à convaincre [...] l'ensemble de la population (les riches comme les pauvres) qu'ils appartiennent à la classe moyenne, vous avez alors accompli, d'un simple coup de baguette magique, le tour de force de redistribuer les richesses sans procéder au moindre transfert de fond». Walter BENN MICHAELS, *La diversité contre l'égalité*, Paris, Éd. Raisons d'agir, 2009.

7 Rappelons que dans l'analyse marxiste, les prolétaires sont celles et ceux qui n'ont pour vivre que leur force de travail, physique ou intellectuelle, soit tant l'ouvrier de chez *Arcelor Mittal* que le guichetier à la banque.

la perception des intérêts communs, donc de la conscience de classe⁸. Ce qui revient à dire que cette classe en soi (tous ces individus qui ont les mêmes intérêts) ne constitue plus une classe pour soi (des individus qui, en plus d'avoir les mêmes intérêts, en sont conscients et agissent en conséquence en les défendant de manière collective⁹).

Pour Marx & Engels, la notion de classes sociales antagonistes, reprise à l'historien libéral français du XIX^e siècle, François Guizot, était un des moteurs de transformation de la société.

Mais puisque nous sommes censés vivre désormais dans une société sans classes, il n'y aurait donc plus possibilité de transformation par la mobilisation sociale, ni rien à transformer d'ailleurs, ce qui signifierait par conséquent la fin de l'Histoire, pour paraphraser le philosophe et historien américain Francis Fukuyama.

Le salariat assujéti au consumérisme personnalisé et les travailleurs sans emploi, les précaires, la classe moyenne, tous peinent également à identifier l'adversaire. La petite musique lancinante de la *vulgate* néolibérale fredonne volontiers l'antienne selon laquelle nous serions tous sur le même bateau – métaphore qui a ses limites car rappelons qu'entre la soute et le salon se trouvent de nombreux ponts –, que nous serions tous des partenaires invités à apporter notre pierre à l'édifice du même projet. Une absence de perspective globale remettant en cause cette vision ne contribue pas non plus à ranimer une conscience de classe qui s'étirole. L'individu se voit ainsi présenter des ennemis de substitution : le chômeur, l'étranger, le collègue qui lorgne son enviable statut, si fragile. Le capitaliste industriel du XIX^e siècle a laissé un grand vide dans le rôle du méchant. Et si régulièrement un ou deux visages cristallisent les revendications à l'occasion d'une fermeture d'usine, la finance disséminée et omniprésente reste, elle, insaisissable.

Un autre paradoxe apparaît : en dépit des nombreux discours sur la disparition de la confrontation entre les classes, le clivage dans nos sociétés s'est en réalité accentué. Les grandes inégalités sociales se sont pour l'essentiel maintenues en se déplaçant, et certaines se sont durcies : la domination reste plus que jamais d'actualité, même si elle s'est modernisée, transformée et dissimulée sous divers atours. Par exemple, « le logement et l'école sont devenus les terrains d'un nouveau conflit de classes où l'évitement a remplacé l'affrontement¹⁰ »,

8 Voir les trois groupes de conditions de mobilisation d'un mouvement social : le *principe d'identité* (Nous), le *principe d'opposition* (Eux) et le *principe de totalité* (Les enjeux de l'action), largement développés et appliqués au mouvement social des femmes dans l'étude Barricade, *Lorsque le plancher craque – Les moteurs de la mobilisation féministe*. NICOLE VAN ENIS, *Lorsque le plancher craque – Les moteurs de la mobilisation féministe*, Liège, 2011. Disponible intégralement sur www.barricade.be/spip.php?article355

9 En corollaire, on notera également comme le souligne Cornelius Castoriadis que « le retrait des peuples de la sphère politique, la disparition du conflit politique et social permet à l'oligarchie économique, politique et médiatique d'échapper à tout contrôle ». CORNELIUS CASTORIADIS, *Une société à la dérive – Entretiens et débats 1974-1997*, Paris, Seuil, 2005, p. 28.

10 ÉRIC DUPIN, « Des milieux populaires entre déception et défection », in *Le Monde diplomatique*, avril 2010, p. 4-5.

en ce sens où un groupe de personnes privilégiées, unies momentanément pour défendre certains intérêts communs, s'oppose par exemple avec vigueur à un décret voulant introduire un peu plus de mixité sociale. Le même phénomène se traduit par *la gentrification* des quartiers anciennement populaires où des stratégies d'évitement, voire d'éloignement sont mises en œuvre.

MUTATIONS ET CONSTANTES

La domination a donc changé de forme. Plus insidieuse, elle s'est propagée. Et le sujet de l'émancipation, celui qui est aliéné, quel profil présente-t-il désormais ? Les revendications portées par la lutte des classes, toujours pertinentes, ne concerneraient-elles pas plutôt tous les citoyens¹¹ et pas uniquement la figure mythique de l'ouvrier ? Certes, l'exploitation se porte bien, mais c'est aussi de domination multiforme des esprits dont il est question depuis maintenant de nombreuses années.

À la lutte des classes exploitées s'est adjointe et parfois substituée celle de l'individu aliéné, qui tente désespérément d'être lui-même¹². Pour Michéa, ces résistances vont de pair¹³ « dans la mesure où l'émancipation des classes laborieuses apparaît indissociable de celle de l'humanité tout entière ("il s'agira, écrira même Engels en 1892, de libérer l'ensemble de la société, *y compris les capitalistes eux-mêmes*") », ce projet ne saurait seulement viser [...] à rendre impossible l'exploitation de l'homme par l'homme et ses nouvelles conditions industrielles. Il implique simultanément le dépassement progressif de toutes ces formes de domination et d'emprise psychologique étouffante [...] et qui constituent, à présent, autant d'obstacles moralement inacceptables à l'idéal d'accomplissement personnel qui devrait caractériser toute société décente *moderne*¹⁴ ».

Partant, n'est-il pas indiqué et judicieux de stimuler et d'investir ces lieux où se fabriquent des communautés opaques à l'économie et rétives à l'ordre dominant¹⁵, des endroits et des groupes de lutte qui traduisent, si pas une nouvelle forme de lutte des classes, à tout le moins des faisceaux permettant d'en raviver l'esprit. Nous songeons aux groupes qui ont identifié des intérêts communs et qui souhaitent les défendre de manière collective. Cela va des GAC (*Groupe d'achat commun*) aux SEL (*Services d'échange locaux*) et aux squats, en passant par le mouvement *Reclaim the Streets*, par les monnaies locales, par les mouvements altermondialistes ou par l'objection de croissance, ou par celui, plus récent, des *Indignés*, sans oublier les mouvements pour la Transition...

11 Postface de Jean-Claude MICHÉA in Christopher LASCH & Cornelius CASTORIADIS, *op. cit.*, p. 77.

12 Razmig KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche – Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Paris, 2012, Éd. Zones, p. 42 et suivantes.

13 Ce que certain-es appellent « marcher sur ses deux pieds » : *l'individuel & le collectif*.

14 Postface de Jean-Claude MICHÉA in Christopher LASCH & Cornelius CASTORIADIS, *op. cit.*, p. 77.

15 Le livre-film d'Isabelle FRÉMEAUX & de John JORDAN, *Les sentiers de l'utopie*, Paris, Éd. La Découverte, 2011, en identifie quelques-uns. Il est toutefois permis de douter que la sécession sera suffisante comme mode de résistance au capitalisme.

Force est également de constater que la conscience de classe ne s'est pas érodée partout. Au contraire, on la voit vigoureuse, mais dans un seul camp, celui des possédants ! Comme l'a affirmé Warren Buffett, troisième fortune mondiale selon le classement 2011 de la revue *Forbes* : « il y a une guerre de classes, c'est certain, mais c'est ma classe, la classe riche, qui fait la guerre, et nous sommes en train de gagner¹⁶ ». La classe dominante est une classe sociale à part entière et elle se comporte comme telle, mobilisée pour elle-même, prête à tout pour ses membres et contre les autres – c'est-à-dire l'immense majorité, dominée. Comment ne pas voir, partout dans le monde, que la bourgeoisie possédante et dirigeante, plus riche, avide et arrogante que jamais, a littéralement confisqué l'État et les leviers de pouvoir en tous domaines, au détriment de l'intérêt général ? Ainsi, pour le dire autrement, « si le terme "lutte des classes" traîne derrière lui tout un cortège d'images folkloriques rendues désuètes par le triomphe planétaire du [néo] libéralisme, il y a longtemps qu'une classe, celle des riches, elle, ne s'est jamais aussi bien portée. La revendication d'égalité a de beaux jours devant elle ».

Qu'on l'appelle comme on voudra : « renoncer à un outil intellectuel qui permet de penser la question sociale, c'est se priver de tout moyen de contrer cette vision aristocratique du monde qui trace une ligne de plus en plus infranchissable entre deux catégories d'humanité¹⁷ ».

ALORS, LA LUTTE DES CLASSES, EST-ELLE EN FIN DE COMPTE RECYCLABLE OU PAS ?

Posons la question de manière plus précise : la gauche a-t-elle abandonné les classes sociales, ou les classes sociales ont-elles abandonné la gauche (ou un peu des deux) ?

Cette désaffection, ce désamour pourrait s'expliquer par les politiques économiques menées au cours de ces dernières décennies sous l'emprise du [néo] libéralisme et par le décalage entre les déclarations et les actes. Et puis, que veut encore dire l'expression « classes sociales » à l'heure où partout on nous parle de la société comme d'un *continuum* et où, sous l'égide de la gouvernance, c'est le consensus qui devient la pierre angulaire d'une manière de faire la politique ? Nous pensons pour notre part que la politique se définit comme « la sphère du dissentiment¹⁸ » et la démocratie comme « l'action qui sans cesse arrache aux gouvernements oligarchiques le monopole de la vie publique et à la richesse la toute-puissance sur les vies¹⁹ ».

16 Ben STEIN, « *In Class Warfare, Guess Which Class Is Winning* », in *The New York Times*, 26 novembre 2006, www.nytimes.com/2006/11/26/business/yourmoney/26every.html

17 Mona CHOLLET, *Rêves de droite – Défaire l'imaginaire sarkozyste*, Paris, Éd. Zones, 2008, p. 43.

18 Léo STRAUSS cité par Dominique GIRARDOT, *La société du mérite – Idéologie méritocratique & violence néolibérale*, Éd. Bord de l'eau, 2011, p. 83.

19 Jacques RANCIÈRE, *La haine de la démocratie*, Paris, Éd. La Fabrique, 2005, p. 105.

En quoi la lutte des classes est-elle toujours pertinente? Tout d'abord, même si elles sont rendues invisibles dans les médias (tant dans le domaine de l'information que dans celui de la fiction), les classes populaires²⁰ existent toujours, et les abandonner par souci de clientélisme et de marketing politiques reviendrait à les jeter dans les bras de l'abstention ou de partis démagogiques de droite et d'extrême-droite. C'est d'ailleurs déjà le cas: ainsi, en Grande-Bretagne, le peuple déserté et déserteur nourrit les voix du premier parti des scrutins successifs, celui de l'abstention. Car comment ne pas voir dans le mouvement *Occupy* et surtout dans son slogan – *We are the 99 %* – sinon une réactualisation saisissante du concept, au moins une ébauche de perception de cette conscience de classe?

Si nous nous accordons sur une définition de la gauche comme aspirant à plus d'égalité, à plus de liberté collective et individuelle et à une volonté de changer le monde dans le sens du bien commun, il est fondamental de ne pas oublier dans l'analyse les classes populaires²¹. Quitte donc à soumettre ce concept à une réactualisation permettant d'englober et de représenter des groupes actuellement non repris dans une acception sans doute trop étroite et historique. Sans retisser le lien organique entre les classes populaires et leurs représentations politiques (en en créant de nouvelles si nécessaire), sans reconstruction d'une conscience collective, notamment par le biais de l'éducation populaire et par la promotion et la mise en exergue de ces multiples processus émancipateurs (et ce, aussi au-delà des frontières) suivie d'un retour massif dans le champ politique des classes populaires qui sont la majorité, il n'y aura pas d'avenir pour un projet réellement démocratique et progressiste.

Puisque la gauche doit formuler un projet émancipateur fondé sur la mobilisation directe des opprimés et des exploités, il s'agit, à l'heure où les plaques bougent, non pas de renoncer à la lutte des classes sur le terrain économique, social et politique mais de lui ajouter une dimension culturelle afin de « mener la bataille des idées pour soustraire les classes populaires à l'idéologie dominante afin de conquérir le pouvoir²² »: lutte des classes et contestation culturelle doivent par conséquent aller de pair, contre une hégémonie telle que définie par Gramsci.

EMMANUEL BOUCHAT & OLIVIER STARQUIT, décembre 2012

.....
 20 Pour nous, la notion de «classes populaires» désigne un ensemble qui tient compte des différentes inégalités (économiques, juridiques, politiques, ethniques, religieuses, sexuelles, etc.), mais aussi de la culture et des moeurs. Selon le sociologue Louis Chauvel, les classes populaires représentent 60 % de la population. Elles sont constituées de 20 % de la population «située hors de l'emploi stable et valorisé» et de 40 % constituant une «classe populaire salariée stable». Pour en savoir plus, lire www.toupie.org/Dictionnaire/Classes_populaires.htm

21 Lire l'article d'Emmanuel BOUCHAT & d'Olivier STARQUIT, «Les gauches et le peuple», *Barricade*, 2012. Disponible sur www.barricade.be

22 Razmig KEUCHEYAN, «Gramsci, une pensée devenue monde», in *Le Monde diplomatique*, juillet 2012, p 3.

Barricade se définit comme un espace public, un lieu dédié à la confrontation des idées, et comme une plate-forme permettant la rencontre des différents mondes militants, du secteur de l'éducation permanente au milieu syndical en passant par le monde académique ou le secteur de l'économie sociale.

Lieu d'émancipation collective et de création d'alternatives, l'asbl Barricade s'est développée depuis 1996 dans le quartier Pierreuse à Liège via diverses expérimentations culturelles, sociales et économiques. Sa librairie « Entre-Temps », à la fois militante et généraliste, est emblématique du projet. A l'intersection du secteur de l'économie sociale et de l'éducation permanente, elle revendique un fonctionnement autogestionnaire et une finalité culturelle et sociale plutôt que le profit.

Toutes les analyses sur :

www.barricade.be

POUR ALLER PLUS LOIN

LECTURES

Annie COLLOVALD, *Le populisme du FN, un dangereux contresens*, Éditions du Croquant, Bellecombes-en-Bauge, 2004.

À en croire les éditocrates en goguette, tous les électeurs d'extrême-droite émanent de la classe populaire. Annie Collovald tord le cou à ce canard tout en pointant néanmoins du doigt la montée de l'abstentionnisme parmi les classes populaires.

Marc CRÉPON, *Élections – De la démophobie*, Paris, Éditions Hermann, 2012.

Pour Marc Crépon, les élections dans une démocratie représentative constituent tout sauf le paroxysme de la démocratie: il recense tous les phénomènes qui réduisent la vie politique à l'heure actuelle à un processus oligarchique avec une forte dose de professionnalisation de la vie et du monde politique.

Jean-Claude MICHÉA, *Le complexe d'Orphée – La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Paris, Éditions Climats, 2011.

Dans ce livre, Michéa fait remonter aux années 1900 le tournant qui a vu le ralliement des « rouges, socialistes, communistes, anarchistes » à la gauche républicaine, libérale et progressiste, ce qui a mis un terme à la grande tradition populaire et à l'époque ouvrière.

Et ce revirement sévit toujours aujourd'hui et a conquis le champs culturel qui imprègne la France, phénomène qu'il désigne par le *complexe d'Orphée*, qui interdit tout regard sur notre passé au risque d'être déconsidéré – traité de réactionnaire – par la bienpensance alors que ce regard en arrière, couplé à la décence ordinaire chère à Orwell, permettrait peut-être d'arpenter à nouveau des sillons favorables à une vie décente.

Michel PINÇON & Monique PINÇON-CHARLOT, *Le Président des riches*, Paris, Éditions Zones, 2010.

Ces deux sociologues montrent et démontrent allègrement comment les couches les plus riches disposent de toutes les caractéristiques qui constituent une classe: intérêts identiques, conscience de l'existence de ceux-ci et volonté de les défendre de manière collective.

Monique PINÇON-CHARLOT, MICHEL PINÇON, Stéphane BEAUD, Michel PIALOUX, Annie COLLOVALD & François RUFFIN, *Classes en lutte – Entretiens*, Paris, Éditions Bruno Leprince, 2012.

Le point sur l'existence et la persistance de la lutte des classes.